
M A N U S C R I T

OCCIDENT EXPRESS

de Stefano Massini

traduit de l'italien par Federica Martucci et Olivier Favier

cote : ITA17D1084

année d'écriture de la pièce : 2017
année de traduction de la pièce : 2017



Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international
de la traduction théâtrale ».

*En 2015, une vieille femme a fui Mossoul
avec sa petite-fille de 4 ans.
En tout, elle a parcouru 5 000 kilomètres,
de l'Irak à la Baltique,
à travers ce qu'on appelle "la route des Balkans".*

Ceci est son incroyable histoire.

1.

Hulalyah

Je m'appelle Haifa. J'ai les cheveux blancs.
Ma sœur -qui n'était pas ma vraie sœur-
me disait autrefois "Toi Haifa, tu es née pour rester immobile."
Et je faisais oui de la tête.

Souvent j'y pense.
Je n'ai plus l'âge de faire un tel voyage.
Si j'avais pu choisir, je n'aurais même pas fait le premier pas.
Puis un jour je suis partie, ça c'est sûr.
Si je suis arrivée, qui peut le dire ?
Bien sûr j'ai mal au pied, ça c'est un fait.

Je m'appelle Haifa. J'ai les cheveux blancs.
L'endroit que nous appelions maison
était un groupe de cubes en béton, on l'appelait Hulalyah.
Des derniers moments à Hulalyah, je ne me rappelle pas grand chose.
Peut-être parce qu'il n'y a pas grand chose à rappeler.
Ou peut-être parce que ce pas grand chose, mieux vaut le laisser là où il était.
C'est comme ça : quand je fais l'erreur d'y penser,
une grande poussière s'élève dans mon crâne,
comme lorsque le désert alentour s'élevait d'un coup dans les airs et formait une tempête.
On ne voyait rien pendant des journées entières.
Puis d'un coup la lumière devenait jaune. On entrevoyait le ballon rouge du soleil.
Et tu disais « c'est passé ».
Et en effet la poussière retombait : les contours réapparaissaient.
Enfant -cela, je me le rappelle, oui- je tremblais toujours quand il y avait des tempêtes du désert.
Je pensais que c'était une manière comme une autre de mourir.
Et qui sait si en effet -là dans la poussière- je ne suis pas morte moi aussi, autrefois, vraiment :
je ne serais pas étonnée que tout ce qui s'est passé ensuite soit une espèce de songe. Ou pire.
Je suis encore dedans.

Hulalyah.
Je me demande si cette ville existe encore. Peut-être que oui, peut-être que non.
Cela n'a plus beaucoup de sens désormais.
Parfois je pense que les lieux sur la terre n'existent même pas :
ils s'effondrent sur eux-mêmes dès qu'on tourne au coin de la rue, et tu ne les vois plus.
Il n'y a pas de vraie route qui arrive à Hulalyah.
Rien qu'une bande de cailloux. Terre et cailloux.
Puis, au fond, une esplanade de vieux bitume,
avec des cubes de béton tout autour.
Voilà, il n'y a rien d'autre.
Un vieux camion aux roues dégonflées fait partie du paysage.

Nous l'avons trouvé un matin, il y a de très nombreuses années, j'avais encore les cheveux noirs.
Qui sait. Il n'avait peut-être plus d'essence.
Personne n'est revenu le chercher. Et il est resté là.
Les enfants jouent à l'intérieur. Les animaux s'y cachent.
Deux brins d'herbe jaunes pointent sur les garde-boue.
Et sur le capot il y a des taches de rouille.
Voilà, oui : de chez moi, je me souviens bien de ça, des taches de rouille. Disposées en éventail.
Comme si je les voyais.

J'ai passé toute ma vie parmi les cubes de béton d'Hulalyah.
Combien il y en avait, je ne sais pas, j'ai cessé de les compter à un moment donné.
Je sais seulement qu'il y en avait beaucoup.
Disons assez pour mourir trois fois.
Quelqu'un, une fois, m'a dit que la vie est une somme de funérailles :
elles séparent les étapes, une après l'autre.
Tu te dis « je suis morte » et tu recommences. Et ainsi de suite.
Parmi les cubes de béton d'Hulalyah, je suis morte trois fois, plus ou moins.

La première fois je suis morte comme petite fille, c'était il y a deux mille ans.
Cela s'est passé quand j'ai vu mourir une chèvre.
C'était à l'intérieur de la baraque de Rachid, dans une chaleur atroce.
Quelqu'un, comme si de rien n'était, a pris la chèvre et lui a tranché la gorge.
Non que je n'avais jamais vu la mise à mort d'une bête,
mais je fermais toujours les deux yeux ou un seul.
Cette fois-là j'ai décidé de regarder.
C'est moi qui le voulais, moi qui ai décidé. Personne ne m'y a obligé.
Et voilà : une éclaboussure de sang a atteint mon visage, ici, entre l'œil droit et les lèvres.
J'ai senti que le sang était quelque chose de chaud. Je ne le savais pas, on ne me l'avait pas dit.
La chose pourtant m'a fait presque rire. Le presque est même de trop.
Et quand je suis sortie en riant de la baraque en taule, j'étais morte et ressuscitée.
La petite fille que j'avais été était restée à l'intérieur, séchée, comme un cadavre.
Ou peut-être ne faisait-elle qu'une avec la chèvre. Mais elle était restée là-dedans,
et je ne l'ai jamais revue.

La seconde fois je suis morte comme jeune fille.
Il y a un moment précis où tu commences à être une femme,
et c'est quand tu es vraiment saisie par le dégoût.
Je ne parle pas d'un dégoût quelconque : celui-là on peut l'éprouver avant, et il ne fait pas de dégâts.
Non. J'entends le vrai mépris : la haine pour le monde.
Quand tu deviens capable de haïr, tu n'es plus une jeune fille.
Et une autre page s'ouvre.

Moi j'ai haï de tout mon être la famille d'Abdel Karoum.
Je leur ai souhaité tout le mal possible, à lui, à sa femme, et à leurs trois enfants.
Parmi ces trois enfants, il y avait un, qu'on a placé à mes côtés.
On m'a permis de manger trois dattes. Et de choisir entre deux voiles celui que je préférais.

Puis je ne me souviens de rien.
Je sais seulement qu'à un moment donné, en pleine nuit, je suis sortie :
il pleuvait. Il y avait de la boue.
Je suis allée à l'intérieur du vieux camion aux roues dégonflées.
Je me suis enfermée dedans. Et j'ai essayé de hurler de toutes mes forces, sans y parvenir.
Alors j'ai bloqué ma main, cette main-là.
Je l'ai fortement saisie avec l'autre,
et je l'ai obligée à me couper la joue avec un ongle, jusqu'à me faire saigner.
C'était la deuxième fois que je sentais le sang sur mon visage.
Mais cette fois ce n'était pas celui d'une chèvre. C'était le mien.
Et ce fut mon deuxième enterrement.

La troisième et dernière fois où je suis morte, c'était bien longtemps après.
J'avais les cheveux blancs, et le souffle me manquait quelquefois.
Qu'est-ce que j'avais derrière moi ?
Des taches de rouille, comme celles toujours plus grosses sur le capot du camion.
Mon mari avait été tué. Comme beaucoup d'autres.
À la fin la mort était devenue normale : elle glissait sur nous. Nous la regardions s'écouler.
Entre-temps j'avais aussi eu des enfants.
Trois garçons, Asser, Kadar, Amouf.
Tous dans l'armée, partis depuis plus d'un an.
Je n'aurais pas été surprise de ne plus les revoir.
L'un d'eux s'était déjà marié,
et il avait une petite fille, Nassim, qui était avec moi ce jour-là.

Tout s'est produit comme une tempête de poussière et de sable : elle s'est levée d'un coup
et sans même que je m'en rende compte, nous avons été prises à l'intérieur.
Et pourtant il n'y avait pas de vent, ce matin-là. L'air était sec. Et immobile.
Derrière la baraque de Rashid, il y avait un tuyau d'arrosage qui sortait du terrain,
nous y avions attaché un robinet il y a des années,
et le liquide jaune qui gouttait nous l'utilisions pour nous laver.
J'étais là, en cet instant, avec Nassim accrochée à mon cou.
J'ai commencé à lui dire « *Si tu veux je te raconte l'histoire de Shabàn, et comment elle a parlé
avec le fleuve.* »
Pendant ce temps, je remplissais une bouteille en plastique.
*“Il était une fois une petite fille comme toi. Vous vous ressemblez beaucoup.
Mais cette petite fille n'avait même pas de prénom,
parce qu'elle était apparue, à l'improviste une nuit, laissée par qui sait qui,
et à cause de cela sur le moment on l'appela Shabàn :
cette nuit-là, en effet, était la première de ce mois-là.”*

Voilà. C'est là...
Il sont arrivés avec des camionnettes. Ils devaient être dix en tout.
Je n'ai rien vu : j'ai seulement entendu.
Et puis quoi ? Juste un grand vacarme.
Hurlements de bêtes sauvages, coups de feu en l'air, bruit de pneus.
Ils étaient en train de tous les tuer, comme à Falloujah, à Koral, à Aswar ;

les récits étaient arrivés jusqu'à nous, et le vieil Abdel Karoum nous avait dit un soir
« *j'ai caché un fusil d'assaut sous le toit, pour nous défendre s'ils viennent.* »
Il n'a même pas eu le temps de le prendre.
« ... *à cause de cela, sur le moment on l'appela Shabàn :*
cette nuit-là, en effet, était la première nuit de ce mois-là... »
C'est là que l'histoire s'est arrêtée.

La bête qui réapparaît parfois en chacun de nous -si tu l'écoutes- fait le meilleur choix.
Et moi je l'ai écoutée, ce jour-là : je me suis jetée à terre, devant le robinet,
en fermant la bouche de la petite comme si j'avais voulu l'étouffer.
Nous avons fait semblant d'être mortes. Couchées comme des cadavres.

Je ne sais pas combien de temps nous sommes restées ainsi.
Des minutes peut-être. Ou bien des heures.
J'ai bougé le premier muscle de mon pied après un bon moment,
dans l'air désormais il n'y avait plus que le bruit de la radio,
encore un discours de Moqtada-al-Sadr.
Nous étions couvertes de boue. J'ai nettoyé le visage de Nassim avec un peu d'eau. Puis le mien.
Nous nous sommes regardées. Sans nous le dire,
nous savions très bien qu'au-dehors de la baraque de Rashid, il n'y avait plus personne en vie.
J'ai assis la petite sur un gros rocher. Elle était pétrifiée.
Et sans la quitter des yeux, en marchant à reculons,
je me suis glissée rapidement dans chacun des cubes de Hulalyah :
les morts n'avaient plus besoin d'argent, nous probablement oui.
J'ai rempli un sac avec ce que je trouvais.
J'ai plié les billets tant bien que mal,
et les chaussures sales de boue et de sang, j'ai retraversé ce cimetière.
C'est le dernier souvenir que j'ai de notre maison.

Ce qu'il s'est passé tout de suite après, je ne saurai le dire.

Ma sœur me disait autrefois « *Toi Haifa tu es née pour rester immobile.* »
Et moi je faisais oui de la tête.
Mais malgré cela, j'ai pris la petite dans mes bras.
Et nous avons quitté cet endroit.

2.

Le bétail.

Quand tu marches, c'est pas comme si tu savais toujours où aller.
Parfois tu marches et c'est tout.
Tes jambes te portent toutes seules, elles savent.
Et là tu découvres que tu es peut-être différente de celle que tu croyais être.
J'étais toujours restée chez moi, toujours ou presque.
Depuis mon enfance. Je pensais que je n'avais pas de force dans les jambes.

Et voilà que maintenant, je marchais.

Quand la nuit est tombée cela devait faire neuf heures que nous étions sur la route.
Neuf heures à marcher ce n'est pas rien,
surtout si tu portes une fillette sur ton dos,
et que ta sœur t'a dit que tu es née pour rester immobile.
En plus je marchais loin de la route,
de peur de croiser un de leurs fourgons,
et que, sans même s'arrêter, ils nous tuent comme ça, en passant,
comme cela s'était produit avec la fille d'Abdel Karoum trois mois plus tôt.
Sorti de la route, il n'y a que des rochers. Ils émergent de la terre sèche, et du sable.
De temps en temps un arbuste surgit, un petit buisson.
Je m'asseyais derrière, juste ce qu'il faut pour avoir un peu d'ombre.
Puis debout, allez, en marche, de nouveau,
en disant à Nassim que c'était bientôt fini.
« *Pour arriver où ?* » me demandait-elle. Et moi je ne répondais pas.
Une force étrange était descendue dans mes jambes. Était-ce la peur, je ne sais pas.
Durant ces six heures, j'ai réussi à ne pas me poser de questions,
sauf une : avec quoi j'allais panser les ampoules que j'avais aux pieds.

Nous sommes arrivées à Quaryat al-Alshiq alors que les lumières étaient déjà allumées,
j'ai vu les premières maisons depuis une hauteur, et j'ai été saisie par un mélange de joie et de terreur :
la joie c'était qu'un frère de mon père habitait à Quaryat al-Alshiq.
La terreur c'était que nous devions entrer dans la ville, et trouver la route.

J'ai pris le visage de Nassim entre mes mains. Je lui ai demandé un dernier effort.
Puis nous sommes descendues des rochers jusqu'à la route,
où une baraque faite de bois et de fonte finissait de se consumer.
On aurait dit une étable pour les animaux,
ou mieux, ç'en était certainement une, comme me l'a laissé penser l'odeur atroce qui s'en échappait,
typique de la viande brûlée.
Je suis dit « S'il y a des bêtes, au moins il y aura un bidon d'eau »,
et en plissant les yeux à cause de la chaleur, j'ai essayé de pénétrer dans la fumée.
C'est là que j'ai vu Gheffiah, le berger.

Courbé sur la cendre et les braises,
il cherchait parmi les cadavres s'il y avait encore quelques bêtes en vie.
Plus loin, il y avait une camionnette, phares allumés,
dans laquelle les animaux survivants, incroyablement serrés,
faisaient un bruit de tous les diables.
« *Tu as de l'eau ?* » lui ai-je demandé, avant même qu'il ne se retourne,
et j'ai poussé devant moi la petite pour qu'il comprenne que c'était pour elle.
Il s'est tourné d'un coup, les yeux écarquillés, et il m'a fixée.
Et je n'ai pas eu la force de lui dire quoi que ce soit sinon de nouveau « *Tu as de l'eau ?* »
Il a acquiescé en montrant dans la fumée une cuve d'eau de pluie,

Nassim s'y est précipitée, d'abord en faisant une écuelle avec ses mains, puis en entrant carrément dedans.

« Là-bas, il y en a un qui a l'air vivant » ai-je dit au berger, et je lui ai montré un mouton immobile en équilibre sur une soupenne à demi effondrée. On aurait dit qu'il avait vu un trésor. Je crois qu'il l'a presque appelé par son nom. Il a grimpé pour le récupérer, avant qu'il ne fasse complètement nuit.

Gheffiah *Le seul mouton qu'il me reste : j'en avais trente-six.*

Haifa *Et ceux qui sont dans le camion ?*

Gheffiah *Ce sont des brebis, tu ne vois pas ? Que des brebis. J'en tire 4 000 dinars au maximum.*

Haifa *Tu sais comment on fait pour entrer dans Quaryat al-Alshiq ? Je n'ai pas de papiers.*

Gheffiah *Il y a un couvre-feu, il commence dans une demi-heure.*

Haifa *Je dois aller chez mon oncle, le vieux Sahir Kafuq, il habite derrière la citerne de Honuk.*

Gheffiah *La citerne est tombée il y a trois jours : ils doivent être tous morts, les égorgeurs les tuent maison après maison.*

Haifa *Tu sais où je peux aller ? Je suis seule avec la petite, nous marchons depuis ce matin.*

Gheffiah *Quaryat al-Alshiq est l'endroit le moins sûr : dans une semaine elle sera entièrement entre leurs mains. Il faut t'enfuir.*

Haifa *M'enfuir où ?*

Gheffiah *N'importe où. Avec ma famille, nous avons rassemblé de l'argent, il ne nous manque plus que 3 000 dinars. Demain à l'aube, je vends ces brebis et nous partons d'ici tous ensemble.*

Haifa *Pour l'instant, arriver jusqu'à demain matin me suffit.*

Gheffiah *Moi je peux te laisser dormir chez nous cette nuit. Mais si tu n'as pas de papiers, comment je te fais entrer dans la ville ? L'armée contrôle l'entrée.*

Haifa *Cache-nous parmi les animaux. Dans le camion.*

Gheffiah *On peut pas faire ça.*

Haifa *Je te paie.*

Gheffiah *Tu as combien ?*

Haifa *Je te donne 1 000 dinars pour moi et 1 000 pour la petite.*

Gheffiah *Je ne prends pas le risque pour 2 000 dinars.*

Haifa *5 000 c'est bon ? C'est tout ce que j'ai. Qu'est-ce que ça peut te faire ? Toi, demain, tu pars, tu es sauvé.*

Le berger me fixe. Puis il ne dit rien, il s'en va.
Mais dès que le camion arrive, tandis qu'il charge le mouton,
de loin il me fait un signe de la main.
J'attrape Nassim par le bras, elle s'est presque endormie.
Sans que j'ai le temps de peser le pour et le contre,
nous nous glissons dans le fourgon, étendues sur le sol, longues, immobiles, entre les pattes des animaux.
La fourrure des brebis nous recouvre entièrement,
la chaleur est asphyxiante, l'odeur est encore pire.
Gheffiah démarre, nous l'entendons desserrer le frein à main,
je tiens la petite contre moi, chaque pierre sur la route provoque un sursaut.
Je compte dans ma tête. Un, deux, trois, quatre...
Quand je serai arrivée à cent nous serons plus ou moins au check-point.
Dix... vingt... quarante...
J'entends le camion qui ralentit, ralentit, ralentit.
C'est la file des voitures qui veulent entrer dans la ville.
Soixante... soixante-dix... quatre-vingt-dix...
J'entends le berger éteindre le moteur.
Il descend du camion.
Je distingue la voix des soldats.
Puis un bruit métallique : ils ouvrent la porte à l'arrière.
Un halo de lumière sur nous : ils ont une torche.
Je retiens mon souffle. Avec mes mains, je bloque les jambes de Nassim pour qu'elle reste immobile.
Je distingue la voix des soldats.
L'un d'eux monte à l'intérieur : j'entrevois sa botte devant moi.
Il fait un pas parmi les bêtes, puis un autre.
Tout à coup, la sirène du couvre-feu, assourdissante.
Le soldat descend d'un bond, je l'entends refermer la porte.
Le moteur redémarre. On bouge ? On bouge !
« Nassim, on bouge ! »
Et oui, pour l'instant nous sommes sauvées.

3

La soupe à Quaryat al-Alshiq

La maison du berger est ce qu'il reste d'une maison.
Les murs autrefois étaient jaunes, il me semble.
Maintenant on voit les pierres, et le béton brut, sous les impacts des balles.
Nous sommes dans le quartier sud, autour de la mosquée de Kaddar,
c'est le seul secteur qui résiste encore.
Autrefois la maison avait deux étages.
Le second a explosé, frappé par une grenade,
seule l'antenne est restée accrochée à un lambeau de mur.
Gheffiah et sa famille habitent dans le garage, avec des matelas au sol
et un camping-gaz sur un bidon défoncé.
Ils sont quatre en tout : le berger et trois enfants.
Le plus grand, Farid, doit avoir dix ans, mais il en paraît vingt.
C'est lui que je vois grimper au volant du fourgon,
pour le garer devant l'entrée du garage comme si c'était une barricade.
Farid est un enfant adulte.
Il surveille les deux autres en ne les quittant pas des yeux,
surtout Sadiq, sept ans tout au plus, qui ne tient pas en place
et va et vient dans la pièce en faisant mine de tirer sur les autres.
Le plus petit, c'est Kaim. Quatre ans, l'âge de Nassim.
À les regarder on dirait que l'un est la copie de l'autre,
et en effet ils deviennent aussitôt amis,
en dessinant avec deux crayons de couleur au dos des feuilles de vieux journaux.
La femme de Gheffiah n'est plus – me dit-il, tandis que je prépare un peu de soupe chaude.
Les égorgeurs l'ont prise
dans une rafle il y a deux mois, au marché de Qoffuq :
les femmes les plus jeunes ils les emmènent et on ne les revoit plus,
ils les vendent comme esclaves dans une usine abandonnée de Mossoul.
L'une d'elles, qui a réussi à s'échapper, a raconté qu'ils les marquent en les balafrant :
une longue entaille qui va de l'oreille aux lèvres.
Il semble que beaucoup de jeunes femmes se donnent la mort durant le voyage,
et Gheffiah espère qu'il en a été ainsi :
sa femme était forte, elle se promenait toujours avec deux lames de rasoir dans la poche,
comme ça, si on la prenait, elle saurait quoi faire. Et elle l'aura fait.
Puis Gheffiah fait un signe aux enfants, et nous nous asseyons tous sur des tabourets pour
manger.
Chacun a droit à une demi-assiette de soupe,
ou bien il la rallonge avec de l'eau pour faire une assiette entière :

Gheffiah *Tu te débrouilles bien : la soupe est bonne. (mangeant) Tu peux rester ici demain
matin, si tu veux, nous vous laissons le garage avec ce qu'il y a dedans.*

Haifa *Et vous, vous irez où ?*

- Gheffiah *Loin d'ici, dans le premier endroit où on nous permettra de rester. J'ai vu à la télévision comment Berlin est faite. Des maisons de verre, des maisons de fer, des maisons en briques. Des publicités immenses qui surgissent d'un coup : des téléphones, des gens qui rient, des téléviseurs. Berlin, oui. Je ne sais pas où c'est, mais je veux y aller.*
- Haifa *Et comment vous faites pour passer la frontière ?*
- Gheffiah *Il y a un endroit, au nord, où ils ont mis une sorte de tube sous la terre. C'était une conduite du gazoduc : ils l'ont enlevée de là où elle était et ils l'ont mise là. Elle est longue un kilomètre, entièrement sous la terre. Avec un péage. Ils font affaire ensemble, deux bandes, des Kurdes. Tu entres de ce côté, et tu ressorts en Turquie, dans le district de Çaliskan.*
- Haifa *Tu as dit un tube ?*
- Gheffiah *Un tube, oui. Tu dois payer. Mille dinars par personne. Les enfants aussi. Et une fois que tu as payé, on te fait ramper dedans jusqu'à l'autre côté. C'est tout. Elle est vraiment bonne la soupe.*
- Haifa *Et il est où cet endroit ?*
- Gheffiah *Au nord, je te l'ai dit. Deux cents kilomètres plus haut que Rubi'a. On y va avec le fourgon.*
- Haifa *Et comment tu fais pour savoir qu'on ne t'arrêtera pas avant ?*
- Gheffiah *En fait j'en sais rien.*
- Haifa (mangeant) *On m'a dit qu'il y en a d'autres qui passent par la Syrie.*
- Gheffiah (mangeant) *Trop risqué. Les égorgeurs contrôlent la frontière, on ne passe pas.*
- Haifa *Et si la petite et moi, on venait avec vous ?*
- Gheffiah *Tu as dit que tu n'as pas d'argent.*
- Haifa *J'ai menti : j'en ai.*
- Gheffiah *Et après ? Une fois là-bas qu'est-ce que tu fais ?*
- Haifa *Ce que tu as dit toi : je m'arrête au premier endroit où l'on nous permettra de rester.*
- Gheffiah *Je ne sais pas, je dois y réfléchir.*

Haifa *Dans le fourgon, il y a de la place pour nous cinq. Et c'est moi qui paie l'essence. D'ici au tube, promis.*

Gheffiah *Tu es vieille, j'ai peur que tu m'encombres. Tu sais conduire un fourgon ?*

Haifa *Je ne sais pas. Mais si tu nous laisses ici, les égorgeurs nous tueront d'ici demain soir.*

Gheffiah *En quoi ça va m'aider de t'emmener ?*

Haifa *Pour commencer, la soupe était bonne...*

Et je parviens même à faire un sourire.

Mais lui, il n'y répond pas.

La lampe électrique sur notre tête grésille continuellement.

Ici aussi en ville comme chez nous là-bas dans le désert, l'électricité ne fonctionne pas trop.

Au loin nous n'avons jamais cessé d'entendre des fusils d'assaut tirer en rafales :

les égorgeurs ne respectent pas le couvre-feu au-delà de la tour de la radio.

À chaque coup mon regard file vers Nassim, qui retient son souffle.

Le berger quitte la table

après son dernier repas à Quaryat-al-Alshiq :

il tape dans ses mains, sans rien dire, et

ses enfants comprennent aussitôt qu'il est l'heure d'aller dormir.

Pour cela ils n'ont que deux pas à faire avant de se jeter sur les matelas.

Près de chacun d'eux, je le remarque, il y a un petit sac à dos déjà prêt.

Ils ont préparé chaque chose, chacun de leur côté.

Et avec les rafales de fusils d'assaut en bruit de fond,

je les vois s'endormir, l'un après l'autre.

Mais moi, je n'y arrive pas.

Autant dire que je ne ferme pas l'œil de la nuit.

Et je suis encore réveillée, quand aux premières lueurs du matin,

Gheffiah me touche l'épaule : « *Allez, vite : on y a va.* »

4. La station-essence de Pardask

La route vers le nord est longue et droite.

Des cratères trouent l'asphalte continuellement, il faut donner des coups de volant pour les éviter.

Parfois à gauche et à droite s'élèvent des colonnes de fumée noire, quelque chose brûle, des puits de pétrole peut-être, ou bien de petits villages.

Ce que nous laissons derrière nous, désormais, est entièrement en flammes.

Sur le bord de la route nous croisons plusieurs fois des carcasses de semi-remorques attaqués puis incendiés par des pillards

qui dans ces secteurs kurdes s'enrichissent par la contrebande.

Le berger conduit.